

Je ne parle pas ici de faits isolés ; vous rencontrez la même chose presque partout. Et si ces talents, qui surgissent de toutes parts étaient placés dans un milieu favorable ; s'il leur était donné d'entendre des œuvres de maîtres, vous les verriez croître, s'épanouir et former une magnifique couronne nationale. Où en serait Albani, si elle n'avait pas réussi à sortir de ce petit cercle dans lequel nous végétons ? A son arrivée aux Etats-Unis, son talent commence à se sentir apprécié et ouvre ses ailes. En Europe, il se trouve tout-à-fait dans sa sphère et donne la mesure de ses immenses ressources. Quant à notre appréciation, à nous, elle s'est bornée à des éloges dans les journaux ; et, lorsque la grande artiste est venue à New-York, véritable berceau de son talent, on n'a pas pu recueillir, dans les deux villes réunies de Québec et de Montréal, c'est-à-dire parmi une population de plus de deux cent mille âmes, une somme suffisante pour faire venir au Canada une troupe d'opéra dont Albani était l'étoile. Et voilà comment notre compatriote est retourné en Europe sans mettre le pied sur le sol natal.

En présence de faits semblables, comment pouvons-nous espérer que le talent indigène perce et se fasse connaître ? Et n'avons-nous pas un autre exemple frappant dans la personne de M. Calixa Lavallée, ce pianiste dont le talent a su se faire remarquer aux Etats-Unis et même en Europe ? Deux fois, il a tenté de s'établir dans son pays, deux fois l'indifférence de ses compatriotes l'en a éloigné. Et, à ce propos, je ne puis m'empêcher de citer le fait que, en 1877, à Québec même, la ville artistique par excellence, un pianiste du talent de M. Lavallée, avec le concours d'un violon comme celui de Prume, n'a pas pu rassembler un auditoire assez nombreux pour défrayer les dépenses de son concert. Fatigué de lutter en vain comme pianiste, M. Lavallée tourne ses efforts vers la composition. Il a déjà écrit des pages qui resteront. Mais vous verrez que le compositeur sera forcé, encore une fois, d'aller demander à l'étranger cet appui que notre indifférence lui refuse.

Avec de semblables résultats, la carrière de l'art musical se trouve réduite à un obscur professorat qui rapporte plus de travail que d'argent.

Encore une fois, ce qui manque, ce n'est pas le talent, c'est un théâtre où il puisse se déployer. Le talent existe partout. On dit familièrement : " Grattez un Russe, vous trouverez un Cosaque ; " appliquez le même procédé à un Canadien et vous trouverez un artiste. Vous en avez un exemple dans la formation si extraordinaire du corps de musique de Beauport. Voilà des hommes de bonne volonté, de tous les âges, des cultivateurs pour la plupart, qui, un bon jour, se mettent en tête de créer une harmonie. Un jeune professeur de talent se rencontre qui s'offre à diriger leurs efforts. Moins de deux ans après, ces mêmes hommes qui ont dû apprendre l'A. B. C. de la musique, vont hardiment à Montréal, prendre part à un grand concours, et remportent un premier prix.

Un autre exemple, non moins frappant. Dans presque tous nos collèges, il existe un corps de musique, harmonie ou fanfare, que l'on appelle la bande. Les instrumentistes se remplacent nécessairement tous les trois ou quatre ans ; néanmoins la musique subsiste et fait merveille.

En 1874, lors de la grande convention nationale à Montréal le corps de musique le plus remarqué était composé d'élèves des Frères de la doctrine Catholique. Les instrumentistes n'étaient guère plus longs que leurs instruments, et les pavillons des trombones auraient pu leur servir de tentes.

J'en en finirais pas, si je voulais citer tous les traits qui s'offrent en foule à ma mémoire. Vous rencontrez à chaque pas le ta-

lent musical. Seulement, il est rare qu'il s'élève à un degré supérieur, parce qu'il est forcé, pour subsister, de s'en tenir au métier, seule condition qui lui permette de vivre, ou, pour être plus vrai, de ne pas mourir de faim.

La même chose existe pour les autres arts. En peinture, nous avons Falardeau, Bourassa, Hamel, (Théophile et Eugène,) Plamondon, Taché (Eugène et Jules,) Légaré, Huot, Rhô, sans compter une foule d'autres talents qui n'ont pas encore pu mettre leurs œuvres devant le public. Sur ce nombre, je ne crois pas qu'un seul puisse vivre exclusivement de son art : il lui faut en même temps suivre une autre carrière.

L'architecture nous offrirait également une série de noms tout aussi distingués. Pour être plus bref, je me bornerai à citer M. Baillargé, dont les travaux ont été si justement appréciés en Europe, et qui a eu l'honneur d'être nommé membre de plusieurs sociétés savantes. Nous ne le connaissons pas ; c'est encore l'Europe qui s'est chargée de nous révéler son mérite.

En somme, j'en ai dit assez pour démontrer que le talent artistique abonde chez nous. Ce qui nous manque, c'est l'encouragement du public et des autorités. Il a été plusieurs fois question de fonder un conservatoire de musique : la chose n'a jamais pu sortir de l'état de projet. Il est bien vrai que nous avons l'Académie de Musique de Québec. Cette institution a déjà fait beaucoup de bien, c'est un commencement, mais ce n'est pas assez. L'Académie, d'ailleurs, ne se supporte que par des sacrifices constants de la part des professeurs qui en forment partie. L'Etat lui donne cent piastres par année. Dans ces conditions, elle est condamnée fatalement à rester stationnaire, si toutefois elle ne finit pas par s'éteindre.

Une école des Beaux-Arts à Montréal n'a pas eu un sort meilleur.

Il semble que tout ce que nous entreprenons soit destiné à périr misérablement sous l'apathie du public. Que faut-il donc faire ?

C'est ici que la presse aurait un rôle important à remplir. Au lieu de ces tristes chicanes personnelles qui ne laissent après elles qu'une phraséologie de carrefour, que nos journaux consacrent aux arts une colonne au moins par jour ou par semaine. Que cette partie de la rédaction soit confiée à une personne compétente, chargée également de faire les comptes-rendus des séances artistiques. De cette manière, le public sera éclairé, son goût se formera. Il saura faire la distinction entre une mauvaise toile et une peinture de valeur ; entre une construction grotesque et un édifice bien proportionné. On ne le verra pas, surtout, se presser pour aller applaudir la mauvaise musique des *minstrels*, tandis que de bons artistes jouent devant les banquettes vides. La presse doit faire cela et peut le faire. Pour commencer, elle doit cesser cet affreux système de comptes-rendus faits par des personnes qui n'entendent pas le premier mot du sujet qu'elles traitent, et qui prodiguent à tort et à travers des conseils et un encens—l'encens surtout—qui font gémir les véritables connaisseurs. Tout le monde y gagnera.

D'un autre côté, ceux que la fortune a comblés de ses faveurs ont aussi un devoir à remplir. Plusieurs d'entre eux se ruinent à engager des paris sur des chevaux ou sur des Hanlan et de Courteney. Croit-on qu'il ne serait pas plus raisonnable, plus humain, de prendre cet argent pour doter quelque établissement artistique et fonder des bourses en faveur de ceux qui ont des aptitudes pour les arts ?

D'autres ne savent véritablement que faire de leur superflu :